LETTRE
D'UN
ARISTOCRATE
A UN
GARDE NATIONAL PARISIEN.



A PARIS,

Se trouve chez SENNEVILLE, au Palais-Royal.

1792.



LETTRE

D'UN Ariſtrocrate à un Garde National Pariſien.

LE titre de cet écrit vous annonce, Monſieur, que je ne veux employer avec vous aucunes des ruſes miſes aujourd'hui trop ſouvent en uſage. Je l'avoue de bonne foi, je ſuis l'un de ceux que le public déſigne par le nom d'ariſtocrate; ſeul avec deux ou trois Jacobins, je le cacherois peut-être; mais pourquoi n'en conviendrois-je pas avec vous, & avec tout homme honnête & ſenſé? De ce que le haſard m'a fait naître dans une certaine claſſe; de ce que pluſieurs de mes peres ont verſé leur ſang pour la Patrie; de ce que je poſſédois quelques arpens de terre, où, vivant dans une heureuſe médiocrité, j'étois

également à l'abri des flatteries qui corrompent le caractere, & des persécutions qui l'aigrissent, il ne s'ensuit pas nécessairement que j'aie l'esprit faux. Je n'approuve pas la révolution; peut-être n'êtes-vous pas éloigné de penser comme moi Je dis plus, peut-être nos idées n'ont-elles jamais été opposées, que parce que distrait par des occupations d'un autre genre, il ne vous restoit plus assez de loisir, & vous ne pouviez observer une foule de détails qui certainement auroient influé sur vos jugemens. D'accord sur quelques principes, nous souhaiterions également l'un & l'autre, qu'on rendît les peuples plus heureux. Vous avez cru du moins un instant que vos désirs se réaliseroient, ou plutôt qu'ils étoient réalisés. Moi, je n'ai jamais joui d'une si douce illusion. Et comment, dès l'origine des affaires, n'aurois-je pas conçu quelques alarmes, lorsque je voyois circonvenue de toutes parts une Nation peu faite, comme le disoit M. Necker, aux vérités politiques? D'un côté, des Ministres perfides versant à grands flots les poisons de la discorde; de l'autre, le peuple saisissant avec avidité la coupe funeste. Déjà dans la plupart de nos Provinces, les symptômes d'une ivresse déplorable, les

vrais talens méconnus, la modération taxée de foibleffe, les jongleries des modernes Clodius, effaçant les taches de vies fcanduleufes; d'infâmes faifeurs de libelles, réuniffant les fuffrages d'une multitude égarée. Autant fe réjouiffoit l'homme engraiffé d'abus, autant s'affligeoient dès-lors les bons citoyens qu'éclairoit l'expérience. Leur en feriez-vous un crime? Seroient-ils donc coupables pour avoir reconnu, en frémiffant, que les aufpices étoient funeftes; le feroient-ils pour avoir redouté les triftes effets d'une divifion trop marquée entre les Ordres, divifion qui rendit fi fouvent les Etats-Généraux inutiles ou même dangereux? Si par leur vie privée l'on peut tirer quelque indice de la conduite que tiendront les hommes fur un plus grand théâtre, fi les honneurs améliorent rarement le caractere, fi prefque jamais la vertu ne reprend fes droits fur les cœurs corrompus, combien de Députés à la premiere Affemblée Nationale devoient nous être fufpects? Enfin, puifque, les événemens prenant un cours oppofé à celui qu'il étoit naturel de prévoir, d'autres routes à la fortune leur ont été ouvertes, & qu'ils n'ont pas vendu la Patrie, du moins, aux Miniftres, il eft affez inutile de recher-

cher quelle marche ils auroient ſuivie ſous un gouvernement plus fertile en expédiens. J'acccorderai même qu'avant qu'ils euſſent agi, l'on pouvoit conſerver quelque eſpoir, & je ne vous prie pas de les juger ſur ce qu'ils auroient pu faire, mais ſur ce qu'ils ont fait. Appréciez l'arbre par des fruits; & lorſque, à l'exception des coquins qui pêchent en eau trouble, & de quelques imbécilles ſéduits par des profits momentanés, tout le monde convient que tout va très-mal; lorſque vos chants de triomphe, ne montrant jamais le bonheur que dans une perſpective éloignée, atteſtent eux-mêmes cette vérité, ne trouvez pas mauvais que je la répete avec toute l'Europe. Permettez-moi de parler tout haut, comme vraiſemblablement vous parlez dans l'intérieur de votre famille.

M'être défié des charlatans qui vous ont trompé; avoir prévu les inconvéniens d'un régime nullement approprié aux circonſtances; avoir blâmé des opérations vicieuſes en elles-mêmes, & rendues plus vicieuſes encore par les violences qu'elles néceſſitoient; avoir penſé que pour un bonheur démontré impoſſible, il ne falloit pas ſacrifier le bonheur réel, & qu'on n'en procuroit d'aucune ſorte au peuple,

en corrompant ses mœurs, en les rendant féroces; avoir tenu pour suspectes les opinions religieuses d'hommes qui, huit jours auparavant, se vantoient de les mépriser toutes; leur avoir préféré d'autres guides,& la religion de mes peres, à celle fabriquée par Mirabeau & autres individus de pareille étoffe; n'avoir été dupe d'aucun de ces saints docteurs, ni de leurs saints respects, ni de leur modération hypocrite, ni de toutes ces manœuvres renouvellées de l'apostat Julien, & autres persécuteurs rafinés; tels sont mes torts; tels sont, en général, ceux des aristocrates. Dans tout cela, quoiqu'en dise le Philosophe défroqué, jadis apôtre d'une tolérance illimitée, aujourd'hui chef des bourreaux, je ne vois rien qui mérite la lanterne.

Après tout, Monsieur, telles qu'aient été mes opinions, vous savez bien qu'elles n'ont pas eu d'influence. S'il étoit injuste de nous imputer les anciens abus dont tout autant que vous pour le moins, nous étions victimes, il le seroit bien davantage de nous reprocher les bévues de l'Assemblée Constituante qui ne nous écouta jamais. Lorsque tous les Députés eurent garanti la dette nationale, les nôtres ne conseillerent pas les démarches qui rendent cet

engagement illuſoire, & ce n'a pas été d'après leur avis qu'on a ruiné une partie des contribuables, & bercé l'autre du ridicule eſpoir de ne plus payer d'impôts. Nos Députés ne dicterent pas la lettre de Chapelier, & autres coquins; ils n'inviterent pas les brigands à tout oſer; ils n'appellerent pas l'inſurrection, le plus ſaint des devoirs; ils ne détruiſirent pas la diſcipline, force des armées; ils n'apprirent pas au ſoldat à ſe vendre au plus offrant; par toutes ſortes de moyens infâmes, ils n'écarterent pas les hommes vertueux des Aſſemblées Primaires : & ces ſociétés décorées d'un beau nom, & dans le vrai, vil repaire de ſcélérats, ils les déteſterent comme elles méritoient de l'être, prévoyant une partie des maux qu'elles devoient cauſer à la France, dont le plus déplorable, ſans doute, a été de lui donner leurs affiliés pour Légiſlateurs.

Oui, Monſieur, j'oſe le dire, la compoſition de l'Aſſemblée Nationale actuelle ſuffiroit pour diffamer la Conſtitution; elle lui imprime une tache ineffaçable; elle en découvre les vices eſſentiels; elle réduit à conclure de deux choſes l'une, ou que le Peuple qui s'eſt déshonoré par de pareils choix, n'étoit

pas libre, ou qu'il méritoit bien peu de l'être.

Ce jugement porté par les hommes ſenſés de tous les pays, il me ſembloit, Monſieur, que vous l'aviez en grande partie adopté vous-même.

Vous frémites à l'aſpect de ces ſouverains d'eſpece nouvelle, la plupart ſans propriétés, ſans vertu, ſans l'honneur qui, quelquefois y ſupplée, ſans éducation, dont pluſieurs flétris par les magiſtrats que le peuple s'étoit donné, & preſque tous par l'opinion publique. Quel bien avez-vous fait, quel mal avez-vous empêché, leur demandoit, après trois mois de ſéance, un Ecrivain, bien éloigné, à la vérité, de l'impudence du Condorcet, mais compté néanmoins parmi les zélés défenſeurs de la conſtitution? (*Le Journaliſte de Paris*). Heureuſe, trop heureuſe la patrie, ſi, les engraiſſant oiſifs, elle n'avoit jamais eu d'autre reproche à leur faire! En effet, laquelle de leurs opérations auroit ſubſtitué l'eſtime aux juſtes ſentimens qu'ils vous inſpirerent? D'abord, ſeroit-ce à l'amniſtie accordée avec tant d'applaudiſſemens à l'infâme Jourdan, ou l'arrêt de mort contre les freres de votre Roi, ou le décret impie en

vertu duquel eſt foulée aux pieds la loi ſacrée des propriétés ? Conſeils, amis, protecteurs, émules des brigands dont les forfaits font frémir la nature ; perſécuteurs acharnés de l'innocence, tels ſont, ô Français, tels ſont les hommes intégres, les Magiſtrats incorruptibles auxquels tu as confié les deſtinées de l'Empire. Si tu refuſes de me croire, crois du moins les faits.

Combien de réflexions l'on pourroit faire ſur tout cela ! combien ſur ce décret ſpoliateur qui frappe indiſtinctement le Français établi au Japon, & le Français retiré dans l'Allemagne, & les femmes, & les vieillards & les enfans ; décret atroce qui érige en crimes, qui punit comme des crimes les actes autoriſés par la loi & par la nature ! On dit qu'il étoit néceſſaire. Oui, ſans doute, comme l'incendie de Rome à Catilina, comme les tortures, comme les cachots, comme les délateurs aux tyrans ; il étoit néceſſaire comme de nouveaux forfaits le deviennent aux hommes déjà ſouillés, il l'étoit comme il l'eſt aux brigands d'égorger l'infortuné qu'il a dépouillé. S'être mis dans la néceſſité de marcher d'iniquités en iniquités, d'infamies en infamies, eſt-ce donc une excuſe ? On rejette tout ſur la

révolution ; eh ! qu'eſt-ce que cela prouve ; ſinon qu'il ne falloit pas une pareille révolution ? Il importoit ſans doute de faire jouer un grand rôle aux Briſſot, aux Barnave, aux Garat, aux Fauchet & compagnie ; mais il importoit encore plus de rendre les Français bons & heureux.

J'ai plus d'une fois admiré l'impudence avec laquelle nos perſécuteurs iſolent les faits, les tronquent & les altérent. Il ne ſuffit pas de dire que les Français ſont libres, il faut expliquer quels Français jouiſſent de cette liberté tant vantée ; il ne ſuffit pas de nous reprocher l'émigration, il ne ſuffit pas de l'attribuer aux préjugés, il faut en rappeller les cauſes, il faut prouver que la philoſophie m'ordonne d'habiter un pays où, ſur la délation du plus vil coquin, je ſerai jeté dans les fers, où l'incendie & les aſſaſſinats ſont regardés comme des effets néceſſaires ; dans un pays enfin où l'un des plus grands moyens employés en faveur de Jourdan, a été que, pour le punir, il auroit fallu compter pour quelque choſe la dépoſition des Prêtres & des Nobles ! qui les blâme de s'éloigner d'un pareil pays, eſt à coup sûr ou un imbécille, ou un ſcélérat.

Je ne vous crois, Monſieur, ni l'un ni

l'autre : bien éloigné de ranger ſur la même ligne tous les Français dont les opinions different des miennes, autant je mépriſe les bandits trop ſouvent cachés ſous votre uniforme, auſſi volontiers je rends juſtice au zele, au courage avec leſquels vous & la plupart de vos camarades avez maintenu la tranquillité publique dans des conjonctures difficiles.

Je dois cependant dire avec une égale franchiſe, que vous n'êtes pas non plus à l'abri des reproches : entre ce que vous penſez, ce que vous dites & ce que vous faites, l'on apperçoit mille contradictions. D'un côté, ſur la parole de vos envoyés, vous vous réjouiſſez de ce que les émigrés ne peuvent nulle part ſe raſſembler en armes ; de l'autre, des raſſemblemens armés juſtifient à vos yeux les atrocités exercées contre nous. Vous craignez les troubles, & vous jurez d'en maintenir la cauſe ; vous appréciez vos légiſlateurs comme ils doivent l'être, & vous leur ſervez de bouclier ; vous déteſtez les Jacobins, & vous recevez leurs ordres : car c'eſt ici l'hiſtoire de cet Athénien qui, gouvernant ſa patrie, étoit à ſon tour gouverné par je ne ſais quel poliſſon : l'Aſſemblée na-

tionale vous conduit ainsi, tandis que les bonnets rouges lui donnent à elle-même la premiere impulsion. Je ne sais à quoi attribuer toutes ces inconséquences. Si vous croyez que la machine, disloquée dans toutes ses parties, se raccommodera d'elle-même ; si par des injustices accumulées vous croyez qu'on nous fera respecter vos loix, ou que les détestant, nous les observerons ; si le retour de quelques émigrés inutiles vous persuade que les autres vont courber la tête, votre erreur est étrange. Non, Monsieur, à tous les effets nécessaires de la révolution, si froidement calculés, ajoutez-en un autre ; c'est que les honnêtes gens ne rentreront point dans votre pays, ou qu'ils y entreront en force. Sans cela, qu'y viendroient-ils faire ? grossir le cortege, accompagner le char triomphal des Jourdan, des galériens déchaînés ; en feriez-vous plus heureux ? par quel hasard cesseroient alors les crimes qui nous ont chassés ?

Cessez donc, Monsieur, cessez donc d'imiter ce Prince aveugle que le poëte de Mantoue nous dépeint poursuivant avec fureur un fantôme, tandis que son véritable ennemi moissonnoit ses guerriers ; ne montrez plus l'égoïsme, l'in-

ſouciance, &, dans leur ſuprême degré, tous les vices qu'on leur a reproché aux claſſes ſupérieures. Il eſt beau ſans doute de compter trente-trois ſpectacles ouverts ; mais toutes ces pompes comiques dont ſe glorifie la capitale, n'amélioreront pas ſon ſort ; elles ne détruiront pas la correſpondance entr'elles & les autres parties du royaume ; celles-ci agitées, elle reſſentira toujours les contre-coups ; ce ſera toujours vers elle que reflueront les brigands, qui vous dépouilleront à votre tour ; & certes vos propriétés ne ſont pas plus légitimes que les nôtres ; la ſeule différence que j'y vois, c'eſt qu'elles ſont plus ſéduiſantes, & plus difficiles à recouvrer, une fois perdues. — Puiſſe donc enfin ſe diſſiper votre incroyable léthargie ; puiſſiezvous enfin, d'accord avec vous-même, ne plus confier vos intérêts, votre vie, celle de vos enfans aux apologiſtes des brigands, aux hommes qui partageroient avec eux votre dépouille ; puiſſent Avignon & ſon horrible glaciere, continuellement préſentes à vos yeux, vous rappeller quels ſont les protégés de votre ſénat, & quelles furent leurs victimes ; elles auſſi avoient tout ſacrifié à la révolution.

Inſtruit par cet exemple terrible, hâtez-vous donc de renoncer aux vues bornées de l'égoïſme & à ce chimérique eſpoir, de maintenir les déſordres préciſément à un certain degré. N'étouffez plus ſeulement les émeutes, qui de jour en jour renaîtront plus dangereuſes ; détruiſez-en le foyer ; & puiſque l'expérience a prouvé qu'il falloit un maître à la France, libre encore de choiſir entre le Monarque chéri par ſes vertus, & le deſpote que vous offriront bientôt les Jacobins, profitez des courts inſtans qui vous ſont laiſſés.

FIN.

66 2

[illegible] par [illegible] vous devez [illegible] l'homme de l'a[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] défendre [illegible] [illegible] à la France, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

FIN.